

TROP PARLER NUIT

SCÈNE.—Un dîner de gala chez un de nos échevins. Un des collègues de l'amphytrion prit la parole dès la soupe avalée et continuait, continuait sans s'interrompre au grand ennui des invités.

L'un d'eux prit son courage à deux mains et profitant d'un moment où l'intrus s'arrêtait un moment pour respirer, lui dit :

—Ce que vous racontez me rappelle une charmante histoire. Désirez-vous la connaître ?

—Certainement.

—Vous ne vous fâchez pas ?

—Pourquoi voulez-vous que je me fâche ?

—Je n'en sais rien ; enfin vous ne vous fâchez pas ?

—Non ; allez-y de votre histoire en toute sûreté.

—Figurez-vous qu'un de mes amis avait un perroquet et un bouledogue. Un jour il les laissa ensemble dans la même chambre, le perroquet sur son perchoir, le chien en liberté. Le chien était nouveau dans la maison et en connaissait peu les us et coutumes.

A peine seuls, le perroquet commence à siffler :

—S S Sicks... S S Sicks... cherche... attrape...

Le chien sauta sur ses quatre pattes, bondit dans la chambre, cherchant partout quelque chose à attraper. Lassé, il s'arrêta et se coucha. Le perroquet fier de son succès descendit de son perchoir, s'avança vers le bouledogue et lui répéta dans les oreilles :

—S S Sicks... S S Sicks... cherche... attrape...

Cette fois, le chien avait quelque chose à attraper et l'attrapa. Lorsque le malheureux volatile put s'échapper, il regrimba autant qu'il lui fut possible dans son perchoir en remarquant :

—Toujours la même faiblesse : décidément je parle trop, ça me portera malheur.

Le dîner s'acheva sans que l'échevin parleur ouvrit la bouche de nouveau.

LA PLACE QU'ELLE DÉSIRE

Lui.—Voulez-vous que nous descendions ensemble le fleuve de la vie ?

Elle.—A une condition.

Lui.—Laquelle ?

Elle.—C'est que c'est moi qui gouvernerai.

Et ils montèrent gravement en canot.

DOCTEUR JAMES

Il existe sur la rue Bleury, route ordinaire des enterrements, un médecin qui s'est muni d'une enseigne tournante. Quand un convoi funèbre passe il fait tourner son tableau et les passants peuvent lire :

"Celui-là n'était pas mon client. S'il l'avait été et si son traitement avait été sous ma direction, il ne prendrait pas aujourd'hui celle qu'il prend."

UNE HISTOIRE DE CHEMIN DE FER



LES DEUX CANARDS

(Du Tidamarre)

Un canard dans le bassin
D'un parc ou jardin superbe
Vivait seul, baignant l'air sain,
Nageant, puis dormant dans l'herbe ;
Quand son maître, un taquinard,
Lui fit don d'un camarade
En bois, qui dit au canard
Dont il est la mascarade :

REFRAIN

J'aim' mieux être canard en bois,
De ceux qu'on dit automates,
Que d'être pour des bourgeois,
Un jour, canard aux p'tits pois,
Ou même canard aux tomates !

En voyant dans son bassin
Nager cette mécanique
Dont l'allure et le dessin
Semblaient lui faire la nique,
Il donna des coups de bec
Sur cette chose émergente,
Mais n'en tira qu'un bruit sec
Et la réponse suivante :

Au Refrain.

Il tournait dans son bassin
Comme un canard qui commence
A sentir l'effet malsain
De la fâcheuse démenée.
En poussant un cri grognon,
Du bout de sa patte en palme,
Il toucha son compagnon
Qui répéta d'un ton calme :

Au Refrain.

Et toujours dans son bassin
Voyant sa caricature
Vivre sans huile de ricin,
Sans la moindre nourriture :
"Est-ce que vous allez rester
Ici, cria-t-il, sal' bête ?"
"Tout l'temps !" dit l'autre sans pes.
Puis il reprit d'une voix d'été :

Au Refrain.

Affolé, dans son bassin
Il nageait vert de colère,
En lançant, comme un tocsin,
Ces mots d'une voix amère :

"Je sens que je deviens fou ;
A partir, faut qu'il m'décide !"
Pas enu, sans s'écarter l'écou,
L'autre disait toujours placide :

Au Refrain.

Ne chant plus dans son bassin
Dont l'eau lui semblait bouillante,
Il voulut pour le Tessin
Filer à la nuit tombante.
Mais pincé dans un champ d'pois,
Il fut mis dans des casseroles.
Alors du canard en bois
Lui revinrent les paroles :

REFRAIN

J'aim' mieux être canard en bois,
De ceux qu'on dit automates,
Que d'être pour des bourgeois,
Un jour, canard aux p'tits pois,
Ou même canard aux tomates !

SEM.

FACILE A EXPLIQUER



Charles Bel esprit. — Voilà deux fois qu'Alfred prend une calbute. Il se darde comme un aveugle sur n'importe quoi. S'il a le double de mon revenu, vous avouerez, au moins, que j'ai cet avantage de voir le double de lui.

Delle Sainte-nicoche. — C'est vrai ; il est de la tempérance, lui.

CE N'EST PAS LE SIEN

Henriette. — Je commence à croire que M. Parle-tout est un homme universel.

Justine. — Oui, on le dit assez habile.

Henriette. — Il est musicien et homme de loi ; sais-tu ce qu'il fait ?

Justine. — C'est difficile à dire. Les musiciens le prennent pour un avocat, et les avocats pour un musicien.

TOUT PAR ET POUR L'ANNONCE

Au sortir de la grand messe :

Madame Bellelumière. — Mon ami, il est bon d'être charitable, mais je crois que tu dépasses les bornes quand tu mets, comme tu viens de le faire, un dix piastres sur le plat.

Monsieur Bellelumière. — Tu n'as donc pas vu que mon voisin qui est dans le gaz a mis un cinq piastres ; et ma lumière électrique éclaire deux fois plus que ses lampions ; j'ai fait comme elle.

CRÉANCIER POLI

M. Coupeur. — Avez-vous été chez M. Durepaie, lui réclamer le prix de son habillement ? Comment vous a-t-il reçu ?

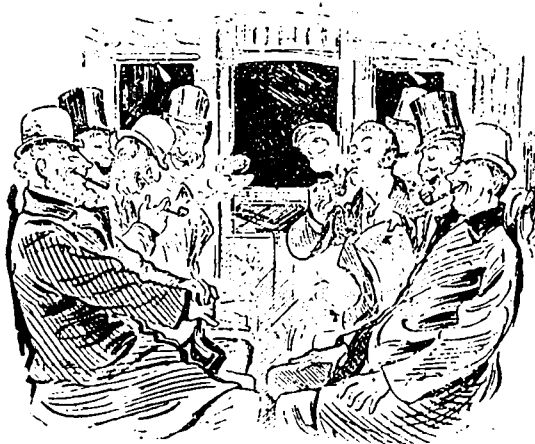
Commis. — Très bien, il m'a même invité à revenir.

VALEURS EN BAISSÉ

Fred. — As-tu dix piastres à me prêter ?

Bob. — Croyais que tu avais épousé une héritière.

Fred. — Juste, mais elle n'a pas encore servi de dividendes.



—L'autre jour, Charley s'est trouvé, etc. (Cinq minutes de récit.) Elle est bonne, celle-là, n'est-ce pas ?

(Les hypocrites ! Pas un d'eux qui n'a pu entendre un trait de mot.)